28 Juin 1848.

JOURNAL SEMI-HEBDOMADAIRE,

La *Revue Canadienne* publie un *Album littéraire et musical*, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montreal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Quebec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne,

DU MOND POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTERAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education. Industrie Progrès.

Vol. IV. No. 126

PARAISSANT LES Mardi et Vendre

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, ... £1
Abonnement à l'Album Musical, Littérair et Musical, seul, . . £1
Aux deux publications reunies, ... £1 1
Tout Instituteur s'abonnant et payant l'année entière, moitié prix queci-dessus !

PRIX DES ANNONCES.
Sixlignes et au-dessous, premiere insertion, ... 2s. 6d
Dixlignes et au-dessous, premiere insertion, ... 3s-4
Au-dessus par lignes. 4d
Toute insertion subsequante, le quart ud prix
(Affranchir les lettre.)

Feuilleton de la Revue Canadienne.

ISOLINE.

II.

Un hennissement bruyant vint couvrir la voix e Gaston.

—Plait-il ? fit M. d'Essanges.

—Le fils du général Harmant.

—Est-il possible ?

—Dans un instant, *les embrassemens* de mon père vous confirmeront ce que je dis.

A cette révélation inattendue, le marquis crut devoir user d'un stratagème inouï pour se soustraire à décliner son nom, ainsi qu'il l'avait promis ; une faible distance les séparait encore du château, et pour la franchir plus vite, il ôta, sans être vu, l'épingle de sa cravate, et l'enfonça très avant dans la culotte de son cheval, qui, à une douleur aussi vive, prit un élan digne d'un hippogriffe, et arriva à la porte du château en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Gaston, croyant qu'une vitesse si imprévue pourrait être funeste au marquis se mit à le suivre de son mieux, mais en vain. Ce dernier simula d'avoir maitrisé sa bête, et attendit le jeune capitaine avant d'entrer dans le château où allaient se dénouer d'étranges scènes.

—Je craignais que votre cheval ne se fut emporté dit Gaston en rejoignant le marquis. Par quel caprice a-t-il donc pris les devans avec tant d'énergie.

—Quelque chose l'aura probablement effrayé.

Il entrèrent dans une vaste cour précédant le principal corps de logis, et remirent leurs chevaux aux domestiques, qui leur donnèrent tous les soins convenables.

—Benoit, dit le capitaine, avertis mon père que je suis arrivé, et sois prudent en lui annonçant cette nouvelle.

—Il suffit, Monsieur, le général se promène dans le parc avec Mademoiselle, faut-il lui dire que vous êtes en compagnie.

—Sans doute.

—Et vous lui remettrez ceci, dit M. d'Essanges en donnant sa carte à Benoit.

On les fit entrer dans la salle basse, d'où ils pouvaient voir dans le lointain le général s'acheminant lentement vers eux.

—Maintenant que vous me connaissez, Monsieur, puis-je sans indiscrétion vous demander le but de votre visite chez mon vieux père ?

—C'est une réconciliation.

—Une réconciliation ! Le général était donc un ennemi pour vous, Monsieur ?

—Au contraire, dans ma famille les haines ne sont pas héréditaires.

—Je ne vous comprends pas encore.

—Je viens accomplir un dernier vœu au lit de mort de mon père, qui fût l'ennemi du vôtre.

—Un ennemi ! je n'en connais qu'un qui, maintenant, a perdu tout son pouvoir. Comment vous nomme-t-on, Monsieur ?

—Le marquis d'Essanges.

—Le marquis d'Essanges ! J'aurais dû le deviner plus tôt, dit Gaston en se levant, et j'imagine qu'à cette heure nous ne serions pas sous le même toit.

Il se fit un moment de silence pendant lequel le marquis observait froidement la colère subite de Gaston.

—Pour expier les fautes de mon père, dit-il enfin, je dois supporter les injures les plus sanglantes que vous m'adresserez, Monsieur ; c'est la dernière volonté d'un mourant.

—Et si le marquis, à son lit de mort, ne vous eût pas tracé ce plan de conduite, y fussiez-vous venu de votre chef ?

—Je le jure, fit M. d'Essanges en posant la main droite sur son cœur. *Tel père tel fils* est un faux proverbe. Et sans outrager la mémoire de mon père, je dirai hautement qu'on n'hérite pas toujours de tel crime ou de telle vertu. Durant sa vie, le marquis fut ambitieux ; il arriva au pouvoir et s'y éleva aussi haut qu'il le voulut ; car, vous le savez, il ne fut dominé que par la différence d'une couronne. Pour se maintenir dans ces régions, il dut suivre une politique tracée d'avance pendant l'exil des Cent-Jours, et aussitôt le retour des Bourbons, une liste lui fut remise. Votre père était du nombre de ceux qui faisaient ombrage à la politique d'alors.

—Je me rappellerai toujours, dit Gaston avec énergie, le récit de ces circonstances fait par le général lui-même. On vint l'arracher au milieu de sa famille, malgré son desespoir, pour le traîner nuitamment devant un tribunal secret qui jugeait sans appel ; et mon père fut condamné à mort pour crime de fidélité ; et sans le dévouement d'une personne amie qui facilita son évasion, il eût subi, comme ses compagnons d'armes, un sort indigne de tant de vertus.

—Le marquis ne connaissait pas le général particulièrement ?

—Qu'importe à la vengéance, qu'elle soit directe ou indirecte, si elle est calculée de façon à porter les mêmes coups ? Pouvez-vous mesurer maintenant le tort immense que votre famille eût fait à la mienne, si une autre destinée n'eût pas détourné le bras qui voulait frapper ?

—Je dois vous rendre toutes les satisfactions possibles, Monsieur, et je déplore, croyez-le bien, ces époques fatales qui ont fait vous priver d'un père si vénérable. Avant de quitter la terre, l'homme se purifie, si je puis parler ainsi, de toutes les souillures qui corrompaient son âme ; à ce moment suprême, il jette un dernier coup d'œil sur son passé, et regrette amèrement les erreurs où l'égoïsme et l'ambition l'avaient entraîné. Je viens donc demander pardon pour mon père ; serez-vous assez inexorable pour ne pas l'absoudre de son répentir :

—Voici ma réponse :

Gaston tendit la main au marquis, qui la serra avec effusion.

—Merci ! merci !

—Maintenant, monsieur le marquis, je vous suis dévoué corps et âme ; et afin de cimenter notre amitié, permettez-moi de courir au devant de mon père pour l'embrasser d'abord, puis plaider votre cause ensuite, et par ce moyen vous éviter une pénible explication.

—Vous ne m'avez pas laissé le temps de vous supposer autant de générosité ; puisqu'il en est ainsi, remettez cette lettre au général ; ce sont les dernières pensées de mon père ; c'est aussi la sanction d'un repentir sincère dont il m'a fait l'interprète.

III

Le marquis resta seul un instant, redoutant que le vieillard demeurât inflexible à ses amendemens ; cependant il vit au loin Gaston s'approcher du général et lui remettre la missive ; rien dans les mouvemens de ce dernier n'indiquait qu'après l'avoir lue, il conservât encore sa haine à la mémoire de M. d'Essanges ; au contraire, il crut apercevoir dans l'attitude du vieux châtelain un air de bienveillance et l'oubli du passé. Cette pensée rasséréna son âme, et il attendit l'entrevue avec plus de courage.

Depuis un instant, Renaud (c'était le nom du sauveur de Gaston) attendait son jeune capitaine, et tout en se promenant de long en large ses yeux ne quittaient pas le visage du marquis, qui, voyant la persévérance du hussard, se mit à l'observer à son tour avec non moins d'attention.

Renaud était ce qu'on appelle communément une vieille moustache ; il avait environ cinquante ans et un coup de sabre obliquement imprimé sur sa joue gauche. C'était suivant sa pittoresque expression, le premier galon qu'il avait reçu en Afrique, dont il quittait le sol pour la première fois depuis qu'elle était devenue colonie française. Les capacités ne lui manquaient pas, et si, après quinze années de service, il ne revenait que simple brigadier, c'est qu'il changeait volontiers de régiment lorsque le sien retournait en France, et par ce moyen renonçait à son grade. Souvent on lui demanda ce qui l'attachait à la terre africaine, et sa réponse fut toujours :

—J'y mourrai, ou je retrouverai ce que j'y ai perdu.

On fit maintes fois des tentatives pour en savoir davantage, mais Renaud n'alla jamais plus loin.

Dans les dernières affaires d'Isly, son capitaine se trouvant engagé dans une retraite de Marocains, il courut à son secours ; Gaston eût péri infailliblement si son brigadier par un sang-froid et une énergie héroïques, ne l'eût débarrassé sur-le-champ de deux malencontreux ennemis. Par ce trait de bravoure, Renaud sut s'attacher son supérieur au point que celui-ci, dans un congé qu'il prit, voulut le présenter à son père pour lui donner la preuve que les soldats de l'empire avaient des successeurs en courage.

Pour atténuer l'effet d'une entrevue instantanée et ménager la joie qu'elle devait causer au général, son fils usa d'un moyen assez prudent, c'est-à-dire qu'il alla au devant de lui pour qu'avant de le presser sur son cœur, son père eût le temps de maitriser graduellement une émotion dangereuse à son âge.

En effet, Gaston avait une grande partie de l'avenue à parcourir pour rejoindre le général Harmant qui depuis cinq minutes le voyait avancer vers lui. Sa réception eut donc tout le succès qu'il en attendait.

Il y avait à peu près deux ans qu'Isoline n'avait pas vu son frère (c'est ainsi qu'elle l'appelait encore) ; aussi s'abandonna-t-elle à tout le plaisir qu'elle éprouvait de le revoir. Tant de grâces et de charmes réveillèrent l'amour du jeune capitaine, qui posa ses lèvres frémissantes sur le front candide de la jeune fille ; une pensée profane traversa immédiatement son esprit et Isoline rougit légèrement du baiser qu'elle avait reçu. Tous deux prirent ensuite le bras du noble vétéran, et s'acheminèrent vers leurs nouveaux hôtes.

Il eût fallu la puissance du crayon de Charlet pour esquisser avec vérité l'attitude si solennelle de ces trois personnages, dont deux pleins de force et de sève semblaient étayer cet édifice humain, qui portait encore sur sa tête la neige de soixante-quinze hivers.

Enfin ils arrivèrent au château. Renaud et le marquis firent un mouvement de surprise en apercevant Isoline et semblèrent s'interroger dans un regard. Tous deux saluèrent profondément.

—N'est-ce pas, Messieurs, qu'on ne doit pas craindre l'orage lorsqu'on est soutenu par tant de jeunesse ?

Le marquis répondit par un sourire respectueux.

—Mon fils m'a parlé de vous, Messieurs, et comme lui je suis fier de votre amitié, dit le général en leur tendant la main.

Au même instant, Benoit vint annoncer que le diner était servi.

—Votre bras, Monsieur d'Essanges, dit Gaston au marquis.

Renaud, en entendant prononcer ce nom, manifesta un air stupéfait qui fut remarqué de chacun.

Toutefois, on passa dans le salon où un diner splendide, quoique improvisé, attendait qu'on lui fit honneur.

Depuis un instant M. d'Essanges et Renaud ne cessaient de porter sur Isoline, placée en face d'eux, un regard scrutateur, et retombaient ensuite dans une profonde réflexion.

On annonça le curé.

—Vous manquiez à l'appel, dit le général avec franchise ; maintenant nous sommes au complet, et pouvons parler avec toute la liberté du cœur. Ces messieurs sont mes meilleurs amis.

Il désignait le marquis et Renaud.

—Asseyez-vous, mon digne ami, et faites comme nous.

Le diner fut court et joyeux.

—Au nom de mon père, Messieurs, dit Gaston en se levant, je vous invite à demeurer quelques semaines au château pour assister à la célébration de mon mariage avec Mlle Isoline, sa fille adoptive.

—Et si ma voix et mes souvenirs ne me faisaient pas défaut, je vous raconterais, reprit le vieillard, l'histoire de cette enfant que depuis son jeune âge j'ai pris sous ma tutelle.

Et il regardait la jeune fille avec un paternel orgueil.

—Eh bien ! mon père dit Isoline, je suppléerai à votre mémoire, et si ces messieurs daignent me prêter leur attention ; je la leur dirai moi-même.

A une pareille proposition, chacun témoigna un vif désir d'entendre la jeune narratrice, qui avant de commencer, prit une attitude sérieuse et tout-à-fait de circonstance.

—C'était en 1830, dit-elle, la régence d'Alger venait de tomber au pouvoir de la France, et une partie de la population doutait encore du coup terrible que le destin lui portait. Au nord-est de la ville était une famille indigène, qui, faisant commerce de piraterie, résolut de défendre son foyer domestique jusqu'à ce que la mort lui prouvât la déchéance africaine ; sa fermeté trouva des imitateurs qui accrurent le nombre à tel point qu'en très-peu de temps il se forma un corps assez compacte pour soutenir une lutte acharnée. L'attention des Français fut éveillée par une semblable résistance, mais que pouvait une poignée de gens, quoiques décidés à mourir contre une armée entière encore énorgueillie des lauriers qu'elle venait de conquérir ? Ils furent taillés en pièce, et leur détermination ne fit qu'augmenter le carnage, au milieu duquel une jeune enfant courait tout éplorée en invoquant Mahomet qu'il la protegeât. Le prophète fut sourd à ses prières, mais le vrai Dieu ne la perdait point de vue, car elle fut recueillie et amenée devant un homme qui lui promit de l'adopter et de la protéger. Cette enfant, qu'un bienveillant accueil rassura complétement, c'était moi-même, et mon protecteur, le voici.

Avec ces derniers mots Isoline jetait un regard plein de tendresse filiale sur le général.

Et celui-ci sentit tout à coup ses yeux se mouiller.

—On me fit des questions, autant que je puis me rappeler, reprit Isoline, mais je ne pus répondre ; la langue franque était le seul idiôme que je connusse, et personne de ceux qui m'interrogeaient ne pouvaient me comprendre. Quelque temps après, le général reçut sa retraite, et je le suivis à Moncontour, où depuis j'ai reçu de lui les bienfaits de l'éducation et d'un amour paternel.

—Mais, mon enfant, tu oublies une circonstance.

—C'est vrai, continua-t-elle en posant son doigt sur le front comme pour se remémorer. J'oubliais de dire que le général, voyant mon embarras, mon effroi, ne sachant moi-même à qui demander un appui dans mon état d'isolement, me donna un nom analogue à ma position, et m'appela désormais *Isoline*.

Après ce récit, qui fut religieusement écouté, le général ôta de sa poche une petite clef et dit à Benoit en la lui donnant :

—Voici la clé de mon secrétaire ; allez l'ouvrir, et vous m'apporterez la cassette qui se trouvera sous votre main.

Un instant après le domestique revint avec le petit meuble.

Le vieillard ouvrit la cassette et en retira plusieurs objets. C'était un costume complet de jeune fille moresque qu'accompagnait une petite paire de babouches coquettement travaillées et qu'il conservait comme des reliques.

—Voici, dit-il, le costume sous lequel était Isoline lorsque je l'ai recueillie. Mais ce qu'il y a de plus singulier, ce sont ces boucles d'oreilles qui ne sont nullement en harmonie avec ces habits.

Et il montrait deux anneaux en tous points semblables à ceux que quelques personnes du peuple de France portent encore aux oreilles.

Renaud, qui pendant le récit d'Isoline avait prêté une attention digne de remarque et avait senti peu à peu son anxiété s'accroître, se leva avec précipitation et pria qu'on lui soumit ces bijoux.

Après les avoir considérés, il prit un des anneaux et parvint avec son ongle à l'ouvrir comme une alliance.

—Enfin ! dit-il, retombant dans un joyeux abattement, Dieu soit loué !

—Par quel prodige ces boucles d'oreilles s'ouvrent-elles ?

—Il n'y en a qu'un, répondit Renaud ; lisez ce qu'il y a de gravé à l'intérieur.

Le digne vétéran lut à haute voix : BLANCHE DE MARVILLE, 1824.

Chacun s'entreregardait et attendait une explication.

—C'est impossible ! s'écria le marquis avec un accent d'incrédulité prononcée.

—Lisez vous même, Monsieur, répondit Renaud.

M. d'Essanges prit l'anneau et se convainquit : son émotion devint extrême.

Le curé, Isoline, Gaston et son père étaient plongés dans une muette stupéfaction en voyant le brigadier dérouler peu à peu un mystère si étrange.

Je demande qu'on me prête cinq minutes d'attention, dit Renaud avec solennité, car mes paroles vont être une révélation.

La curiosité des témoins de cette scène avait atteint son plus haut paroxisme, tant le silence était grand.

Renaud commença ainsi :

—Il existait en France, en 1823, deux familles de vieille souche que la politique avait aliénées ; l'une s'appelait de Marville, l'autre d'Essanges ; le hasard fit rencontrer Mlle de Marville avec le fils du Marquis, et l'amour le plus profond naquit de cette entrevue. Pour réparer son honneur flétri dans la personne de sa fille, le duc alla trouver M. d'Essanges, et le pria de consentir à l'union de son fils, sans lui avouer le funeste secret de sa démarche ; un refus basé sur des motifs personnels fut la réponse du marquis. Il y avait alors au service de M. de Marville un Italien, qui, par quelques capacités et un dévouement aveugle jouissait d'une confiance illimitée, à tel point qu'il fut chargé de s'éloigner discrètement et d'emporter avec lui le fruit d'un amour illicite. Pendant deux ans, Rinaldo (c'était le nom de l'Italien) demeura en France avec son précieux dépôt, et, sur l'injonction du duc, partit pour l'Italie, afin d'envelopper ce secret d'un mystère plus profond. Il obéit, mais à peine avait-il quitté les côtes de Marseille qu'un corsaire barbaresque captura après une lutte terrible, le navire sur lequel il était. Les passagers furent conduit à Alger, où on les vendit à diverses tribus, pour en faire des esclaves. Malgré les cris et le désespoir de Rinaldo, on le sépara de la jeune enfant, et ce qu'elle devint il l'ignora près de vingt ans. Dans l'intervalle, la France vengeait un coup d'éventail à son ambassadeur, et l'esclave profita de la circonstance pour briser ses liens et s'enrôler au service de celle qui l'avait rendu libre. L'Italien promit de mourir plutôt que d'abandonner tout-à-fait le sol africain, où il espérait toujours retrouver le bien qu'il avait perdu. Mais une main invisible et divine le conduisait au château de Moncontour pour découvrir le mystère, car c'est moi Rinaldo, et voici Mlle de Marville.

Il désignait Isoline, et tout le monde portait sur elle un regard attendri. Elle-même était émue jusqu'aux larmes, et le marquis s'efforçait de lutter contre un combat intérieur.

—Etes-vous certain de ne commettre aucune erreur ? dit-il à Renaud.

—Non, Monsieur, et ce qui doit vous convaincre, c'est l'étonnement où je me suis trouvé lorsque j'ai vu Mademoiselle tout à l'heure ; cette surprise, vous l'avez partagée ; car, ainsi que moi, vous avez été frappé de sa ressemblance avec sa mère.

Je le confesse, mais lisez cela.

Il exhibait une lettre que Renaud lut à haute voix :

« Monsieur,

« Le fruit de votre amour est *mort* avant d'a-« voir ouvert les yeux à la lumière. Puisque « votre famille, pour *des motifs personnels*, re-« fuse de vous unir à ma fille, qu'elle ignore à « tout jamais les funestes rapports que vous « avez eus avec elle. Ne comptez jamais revoir « Mlle de Marville, car aussitôt son retour à la « santé, les portes d'un couvent se refermeront « sur elle peut-être pour toujours.

« Duc de MARVILLE. »

—Cette lettre n'est pas une autorité pour moi, Monsieur ; c'était une mesure adroite de la part du duc pour se soustraire aux réclamations de votre enfant, puisque aussitôt réception de ce pli vous allâtes cacher votre douleur en Angleterre pendant quelques années. Mais moi, par prudence, dans la crainte de quelque malheur, je fis graver sur cette boucle le nom de Marville avec le millésime 1824, et cela sans consulter personne. Vous voyez si je fis bien ; d'ailleurs, toutes les circonstances s'accordent avec mon récit, et je juro sur ce saint homme avoir dit la vérité.

Il étendait la main sur la vénérable tête du curé.

Renaud acheva de convaincre son auditoire avec ce serment, et le marquis s'approcha d'Isoline, qui, voyant son intention, se jeta dans les bras de son père.

—Ma pauvre enfant !... fit M. d'Essanges avec effusion.

Après un instant :

—Approchez-vous de moi, mon jeune ami, dit-il à Gaston, je ne veux pas changer les dispositions de votre père, qui vous destinait pour épouse cette chère créature. Elle est à vous désormais, et soyez heureux.

—*Général Harmant*, dit le curé, croirez-vous maintenant à la Providence.

Le vétéran répondit en serrant la main de son vieil ami.

. . . . . .

IV.

Il y a environ cinq ans que cette scène de famille avait lieu au château de Moncontour. Isoline s'appelle aujourd'hui Mme Harmant, et Gaston, son mari, est devenu aide-de-camp du général de C....

ADOLPHE GUY.

LA REVUE CANADIENNE

MONTRÉAL, 27 JUIN 1848.

Colonisation des Townships.— Il y a eu des assemblées en cette ville pour compléter l'organisation de cette excellente association, mais nous devons dire que le nombre de citoyens qui se sont inscrits jusqu'ici est très restreint. Nous regrettons de voir l'apathie qui règne sur cette importante entreprise et nous suggérons au comité central, le seul moyen propre selon nous à asseoir l'association sur des bases solides et durables. Il faudrait s'adresser personnellement aux principaux citoyens de chaque quartier, les faire inscrire comme membres et en charger *un* ou *deux* de faire le tour d'une ou de deux rues et d'inscrire les familles. Beaucoup de gens qui ne veulent ou ne pensent pas à aller mettre leurs noms ne refuseraient pas la demande qu'on prendrait le trouble de leur faire. Les Centurions ou les Décurions pourraient faire le tour des rues accompagnés de quelques citoyens ou seuls. Toujours, croyons-nous, qu'il faudra voir les gens personnellement, et pour les faire inscrire et pour leur faire payer leurs contributions, etc.

Nous publions plus bas la dernière lettre adressée par M. O'Reilly au *Journal de Québec*, en y appelant la sérieuse attention de nos lecteurs.

MONTRÉAL, 17 juin, 1848.

M. le Rédacteur,

J'ai l'espoir maintenant que la presse a livré au public, la Réponse de Son Excellence le Gouverneur-Général, que l'on n'hésitera plus à s'organiser dans toutes les campagnes, afin de mettre les Canadiens-Français en état de profiter au plutôt des nombreux avantages que présente le plan de Colonisation que le Gouvernement a adopté. Qu'elles qu'aient été jusqu'ici, les hésitations de ceux qui désirnient notre succès, sans trop voir la route qui nous y menait ; ils ne sauraient plus balancer.

Si vous estimez à leur juste, à leur immense valeur, les offres libérales de l'Administration, au nom de Dieu, ne perdez pas un jour à prendre toutes les précautions qui puissent garantir aux Canadiens, leur part de cette magnifique mesure du nouveau ministère. Que votre bonne ville de Québec, donne l'exemple au reste du district, en s'assemblant, en adressant au Comte d'Elgin et à ses patriotiques Conseillers, l'expression d'une reconnaissance proportionnée à la grandeur du bienfait ; en s'organisant de manière à ne pas laisser passer cet été sans préparer des centaines de familles pour les nouvelles Colonies.

En présence de cet acte de l'Administration Lafontaine-Baldwin, il me semble qu'il ne doit y avoir qu'un seul sentiment parmi les Canadiens, celui d'une profonde gratitude ; car jamais ministère n'a obtenu pour le peuple du pays un aussi grand avantage.